

UNE ENTREVUE AVEC MICHAEL HOWARD

Un éminent spécialiste de l'histoire militaire nous parle des mouvements pacifistes et de ce qu'on entend par le mot «paix».

Cet entretien est extrait de l'émission *Realities*, diffusée pour la première fois sur les ondes de TV-Ontario en décembre 1986. Sir Michael Howard est professeur Regius d'histoire moderne à l'Université d'Oxford. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont le plus célèbre, *The Causes of War*, a été publié par la *Harvard University Press* en 1983. Cet entretien a été animé par Richard Gwyn, correspondant européen du *Toronto Star*.

RICHARD GWYN : Si vous le voulez bien, nous allons d'abord parler de la guerre et de la paix, et de leur nature respective. Je vais commencer par poser la plus évidente de toutes les questions : la guerre sera-t-elle toujours avec nous ? Nos enfants et les enfants de nos enfants seront-ils condamnés à compter avec la guerre, à s'en inquiéter, à essayer de la prévenir ?

MICHAEL HOWARD : La guerre sera avec nous tant et aussi longtemps qu'il y aura des gens disposés à user de la violence pour atteindre leurs objectifs politiques. La violence n'est pas forcément pour eux une solution de choix ; ils peuvent se sentir acculés à y recourir s'il n'y a pas d'autres moyens d'obtenir ce qu'ils recherchent. Les gens qui ne sont pas satisfaits de l'état actuel du monde, qui se sentent lésés, qui s'estiment contraints par leurs frontières, qui jugent leur idéologie insuffisante en soi, ces gens-là donc, auront toujours tendance à user de la violence s'ils ne peuvent parvenir à leurs fins par la négociation, dans la mesure où, pour eux, la négociation revient tout simplement à s'accommoder du statu quo. C'est pourquoi les peuples seront toujours portés à employer la violence. Et qu'il s'agisse de conflits déclarés, de guérilla ou d'actes terroristes, il est probable que la guerre existera toujours.

R.G. : Et la paix ? Est-ce que la paix est tout simplement l'absence de guerre ?

MICHAEL HOWARD : La paix, c'est deux choses. En premier lieu, c'est l'absence de guerre. Or, cela n'est pas une mauvaise chose, loin de là. Les gens qui, de nos jours, répètent à souhait «Ah, si seulement nous avions la paix», vivent généralement dans des conditions de paix profonde. Et ceux d'entre nous qui ont connu la Seconde Guerre mondiale sont très heureux de ce genre de paix. Mais il est vrai que cette paix n'est pas une paix véritable. Je veux dire par là qu'une paix véritable ne s'instaure qu'à partir du moment où il règne entre les peuples une telle entente, une telle communion de sentiments et d'objectifs, qu'il n'y a plus de conflit. Or, ce n'est pas le cas actuellement, et il serait très difficile de réaliser cet état de choses. Mais la paix en tant qu'absence de guerre constitue dans la plupart des esprits un préalable essentiel à cet autre état de paix que je décrirais comme étant la «réconciliation des conflits».

R.G. : À vous entendre définir ce qu'est la paix véritable... C'est un peu comme si vous parliez du Royaume de Dieu sur terre.

MICHAEL HOWARD : Oui. Et je crois que c'est ce sens-là que retiennent la plupart des mouvements pacifistes lorsqu'ils disent «Nous voulons la paix». Ils aspirent à une situation où il n'y aura plus jamais de conflit, où la menace cessera d'exister, où le lion ira côtoyer l'agneau, et où l'enfant pourra jouer dans l'antre du basilic. Cette notion de paix, de *Shalom*, est celle qui inspire les grands saints et les grands martyrs du monde actuel. Et l'ennui avec les mouvements pacifistes, et avec le conflit entre les diplomates d'une part et les mouvements pacifistes de l'autre, c'est que les diplomates, lorsqu'ils parlent de paix, parlent en

fait d'absence de guerre. La perfection n'étant pas de ce monde, ils entendent se débrouiller du mieux qu'ils peuvent avec les moyens du bord. Or, les mouvements pacifistes ne veulent pas s'arrêter là. Ils veulent un monde parfait...

R.G. : Vous parliez des raisons qui poussent les hommes à combattre... D'après vous, ces raisons ne tiennent pas forcément à l'instinct de possession ni à l'agressivité, mais elles procèdent plutôt d'un calcul rationnel. Je trouve cela plutôt surprenant, car la guerre me semble être une manifestation de l'agressivité chez l'homme – le mâle qui s'affirme, le machisme à outrance, l'impératif territorial. La guerre ne puise-t-elle pas ses racines dans le... côté animal de notre nature ?

MICHAEL HOWARD : Je ne le crois pas, non, pas de nos jours. Le machisme exagéré qu'on retrouve chez les supporters déchaînés du football anglais n'a pas grand-chose à voir avec les calculs de guerre et de paix auxquels se livrent nos hommes d'État. J'ai d'ailleurs un exemple à vous donner. En 1939, c'est la Grande-Bretagne qui a déclaré la guerre à l'Allemagne, et non vice-versa. Or, les Britanniques étaient un peuple profondément pacifiste qu'une guerre, vingt ans plus tôt, avait bien failli saigner à blanc. Nous n'en voulions plus. C'est à notre corps défendant que nous nous sommes laissés entraîner dans un conflit avec l'Allemagne. Pourtant, la décision a été prise en 1939 avec la caution massive du peuple. Le raisonnement était le suivant : si nous n'entrons pas en guerre maintenant avec les Allemands, nous ne serons jamais en mesure de le faire ; ils deviendront de plus en plus forts, ils conquerront l'Europe de l'Est, puis ils submergeront l'Europe de l'Ouest ; nous aurons en face de nous un adversaire tellement puissant qu'il ne nous restera plus qu'à capituler. C'est donc ce calcul rationnel, pri-

mant sur notre désir instinctif d'éviter la guerre, qui nous a poussés dans le conflit. Cet élément rationnel, vous pouvez le retrouver dans presque toutes les décisions menant à la guerre. Il était même présent en 1914, bien qu'à cette époque le machisme jouait un rôle beaucoup plus important.

Cela dit, on constate que du côté des États-Unis, les calculs stratégico-nucléaires comportent une multitude de «si» hypothétiques. C'est sans doute la même chose du côté soviétique... Que se passerait-il «si» l'autre camp acquérait un avantage qualitatif et quantitatif tellement écrasant en matière de missiles qu'il pourrait détruire tous nos missiles sol-sol ? Certes, nous pouvons toujours nous rabattre sur nos missiles mer-sol. Mais «si» les Russes nous disaient alors : N'employez pas vos missiles mer-sol ou nous attaquerons vos villes ? Et «si» un président américain était faible au point de céder au chantage et de capituler ? Et «si», admettant que le président américain ne soit pas faible, l'Union soviétique croyait à sa faiblesse et commençait une guerre ? Et «si»... Bref, c'est ce genre de calcul ultrarationnel qui provoque la course aux armements...

R.G. : La course aux armements ne présente-t-elle pas de nos jours un aspect particulièrement troublant ? Car s'il n'est pas trop difficile de maintenir une certaine parité entre l'Est et l'Ouest... n'est-il pas vrai que les deux camps, qui disposent d'énormes complexes militaro-industriels, vendent leurs armes au tiers-monde pour réduire leurs coûts unitaires de production et faire rentrer des devises étrangères ?... Il est quand même logique de supposer que l'Iran et l'Irak ne pourraient pas continuer à se taper dessus après sept ans si ce n'était des armes occidentales qui inondent le marché.